

XYZ. La revue de la nouvelle

Fiches de lecture



Numéro 29, printemps 1992

Écrans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 91–94.

Voix américaines à la dérive

Jane Anne Phillips, *Voies express*, Christian Bourgois éditeur, 1990.

Dans *Voies express*, Jane Anne Phillips nous promène à travers sept réalités intérieures, sept vies à la dérive. Auteure de *Billets noirs* et de *Rêves de machine*, Jane Anne Phillips nous propose avec *Voies express* un recueil de sept nouvelles dans lesquelles sept Américains décrivent leurs frustrations, se penchent sur leurs vies et observent le monde environnant comme un univers étranger et souvent hostile.

Du rockeur hargneux, Mickey, qui raconte sa jeunesse malheureuse et sa rage de réussir, à Bess, qui pleure son frère mort quelques années plus tôt, tous les personnages mis en scène dans ces nouvelles s'expriment sur un ton original, adoptant tantôt le mode du monologue ou de la confidence, tantôt celui du dialogue avec un interlocuteur, qu'il soit réel ou fictif.

Ces nouvelles s'apparentent à la conception moderne du genre aux États-Unis. Elles évoquent ce que Lucie Gagnon décrirait comme étant «des événements dont les dénouements s'ouvrent sur le silence, tout comme dans la vie». Il ne s'agit nullement dans ce volume de nouvelles construites sur la base de règles fixes, avec un dénouement résumé à une révélation finale. Il n'y a pas non plus d'effet extraordinaire, ni de suspens croissant tout au long du récit. Seule la trame psychologique, parfaitement exposée, des différents personnages donne sa cohérence à des textes qui deviennent dès lors pratiquement de courts récits poétiques.

L'individualité des personnages tout comme la spécificité de leur caractère constituent le point central de chaque intrigue. Les nouvelles de Jane Anne Phillips ont ainsi la particularité d'échapper aux contraintes que le genre a pu connaître parfois et de se

moquer des prétendues *lois* du récit court, cependant — à la lecture de certaines d'entre elles — on peut rester sur une impression d'inachevé, parfois un peu frustrante. Plus que de nouvelles, peut-être devrait-on plutôt parler, dans cet ouvrage, de tableaux psychologiques ou de séquences brèves qui évoqueraient une frange de la population étasunienne, marginalisée de gré ou de force.

En effet, tous les personnages de Jane Anne Phillips sont en état d'errance, spaciale ou spirituelle, sans aucune place déterminée dans la société américaine. Directement issus du *melting pot* libéral américain, ils sont empreints de tristesse, de déception, d'agressivité, de désillusion, et parcourent le territoire des États-Unis à la poursuite d'un avenir qui leur échappe systématiquement et qu'ils ne parviennent pas à définir précisément. En les découvrant, on ne peut s'empêcher de les associer aux personnages de Kerouac, si ce n'est qu'ils ne partent dans aucune direction et ne partagent aucun rêve. Ce sont des silhouettes immobiles qui se désolidarisent d'une société dans laquelle ils ne trouvent pas leur place, reniant au passage les illusions hippies ou socialisantes de leurs aînés à qui ils reprochent de ne leur avoir légué qu'une vision désabusée du monde.

Outre ses personnages attachants, l'autre intérêt du recueil réside certainement dans le style très personnel de Jane Anne Phillips qui nous permet d'entendre les voix parfois si difficiles à écouter de ces anti-héros de la société étasunienne. En effet, au-delà de tout jugement de valeur, elle nous dévoile la sensibilité et la dérive souvent douloureuse de ces marginaux en s'attachant tout simplement à rester proche de leur réalité. À découvrir, bien sûr, mais il est conseillé de respirer entre chaque nouvelle pour ne pas se laisser submerger par la déprime profonde qui émane de l'ensemble.

Emmanuelle Béguineau

Pas besoin de descendre pour aller aux enfers

Jean-Pierre Cannet, *La Lune chauve*, Québec, L'instant même, 1991.

Linstant même et les Éditions de l'Aube ont réalisé un mariage heureux en publiant conjointement le premier recueil d'un auteur français, Jean-Pierre Cannet. *La Lune chauve* contient des nouvelles qui ont pour la plupart été publiées dans différents collectifs ou revues. On pourrait s'attendre à un simple collage de nouvelles déjà écrites, mais non, il existe dans cette œuvre une nette continuité, des images et des thèmes récurrents qui contribuent à l'achèvement de ce très beau recueil. Chaque nouvelle est une parfaite résonance de l'ensemble du recueil qui représente un univers complètement chaotique.

En effet, les personnages meurtris de la lune chauve ne ressassent pas confortablement leur angoisse autour d'une table de cuisine ou dans un lit. Il ne peut y avoir de vie contemplative pour ceux qui fuient les bombes, le centre de réhabilitation, la famine, ou tout simplement la cruauté.

Ici, on baigne dans la misère et la violence, on rêve de conquérir la lune, le soleil ou de retourner dans le giron de la terre, au cœur de la mort, plus rafraîchissante que la vie. Entre ciel et terre, c'est l'enfer. Un enfer encore plus dévastateur pour les enfants et les adolescents victimes d'humiliation et de terreur, qui explorent à leur tour leur propre violence. Un enfant sort de son lit, court vers l'aube et c'est déjà la catastrophe. La nouvelle de « L'Indien des Mille » illustre bien ce rituel qui parcourt tout le recueil. Un enfant, attiré par le lever du jour, grimpe sur les toits pour dominer la ville, et se livre malgré lui au massacre d'un pigeon. À la fois fasciné et horrifié par le soleil mêlé au sang, il assiste à la mort de son enfance et retourne dans son lit pour ne plus en sortir. De même, dans la nouvelle « Margelle », le nouveau-né arrivé à l'aube ne résistera pas au premier jour de sa vie. Après avoir pointé son bras vers le ciel, la petite fille née avant terme devra retourner dans le ventre de sa mère. Le frère, terrifié par la

violence de l'accouchement, introduira délicatement l'enfant dans le seul refuge viable.

Cette scène est une des rares dans le recueil qui évoque une grande tendresse, car souvent, les personnages de *La Lune chauve* n'utilisent que la violence pour exorciser leur peur. Ainsi, la sexualité, thème omniprésent dans le recueil, exprime plus un rapport de force qu'une communion. On s'empoigne, on se happe, mais on ne se caresse jamais. Comme le soleil qui ne réchauffe pas, mais qui attaque et brûle.

Jean-Pierre Cannet représente cette violence dans un style cru, direct, mais aussi imagé sans être lourd. De plus, l'écriture saccadée demeure fidèle à l'extrême tension des récits qui est rarement relâchée. Par ce style vif, l'auteur se livre à un réalisme aigu tout en glissant parfois dans ses récits des événements fantastiques qui illustrent le monde intérieur de ces personnages démunis.

Fort heureusement, Jean-Pierre Cannet ne cède par contre pas dans ce recueil à la tentation du misérabilisme. Dans sa dernière nouvelle, la vie triomphe sur la mort alors qu'un enfant tendre et déterminé nous entraîne à la cime des arbres.

Somme toute, voilà donc une œuvre marquante et singulière qui symbolise très bien l'ambivalence de tout être humain conscient et vulnérable: doit-on se creuser un abri ou partir à la conquête de l'univers ?

Lucie Gagnon